

UNE E-BIBLIOTHÈQUE À LA POINTE

Disponibilité immédiate des ressources, recherche facilitée, coûts réduits. Les avantages des ressources électroniques ne sont plus à démontrer. Et, pourtant, les e-books peinent encore à s'imposer. Des obstacles freinent leur développement. Enquête à la BCU de Lausanne.



Dans les bibliothèques universitaires, les e-références prennent de plus en plus d'importance.

«**L**a BCU détient l'une des plus grandes collections de ressources électroniques en Suisse», lance Jeannette Frey, directrice de la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne. «Nous avons commencé à acquérir et recenser des e-journaux en 1999, avant même que la Confédération lance une campagne de subventionnement pour l'achat de ces ressources.» Les étudiants et les chercheurs n'ont pas tardé à manifester leur engouement. Les utilisateurs de la BCU ont très vite décelé les avantages des e-journaux et les ont adoptés. Logiquement, les e-books auraient dû suivre... Mais quelques obstacles se dressent encore sur le chemin.

La jungle commerciale

La rétro-numérisation des livres anciens, libres de droit, est un bon moyen d'étoffer les collections d'e-références. «L'idéal serait que toutes nos ressources soient numérisées, car le monde académique en est un très gros consommateur», explique Jeannette Frey. Dans cette optique, la BCU a envoyé l'année passée quelque 100'000 ouvrages à numériser en Grande-Bretagne, dans le cadre d'un partenariat avec Google. «Nous menons également des projets internes de numérisation. Chaque centime que nous avons à disposition pour numériser, nous l'utilisons.» Le procédé reste malgré tout coûteux, aussi bien en temps qu'en argent. «L'essentiel de notre collection numérique se compose cependant de ressources natives-numériques achetées auprès d'éditeurs commerciaux». Un marché déjà complexe pour les e-journaux, qui s'avère

encore plus compliqué pour les e-books. Tout l'enjeu réside dans les modèles économiques. Par crainte d'y perdre financièrement, les éditeurs testent des systèmes de commercialisation des e-books. Achat unique, abonnement, paquets de mille titres. Les propositions de chaque éditeur diffèrent et peu d'entre elles sont vraiment intéressantes pour une biblio-

thèque universitaire. «Nous avons l'habitude de sélectionner les ouvrages un par un et de les acquérir auprès d'un libraire, raconte Olivier Simioni, spécialiste de l'achat de e-books à la BCU. Nous allons devoir nous habituer à acheter des paquets multiformes à des éditeurs ou à des intermédiaires qui proposent des plateformes électroniques.»

« BIEN PLUS QU'UN SIMPLE LIVRE À L'ÉCRAN »



© DR

Claire Clivaz est professeure à la Faculté de théologie et de sciences des religions. Utilisatrice quotidienne des e-books, la spécialiste de l'Antiquité réfléchit de manière fondamentale à l'évolution liée à l'introduction d'un nouveau support d'écriture: «Je fais le pari que notre perception des textes religieux canonisés, tels la Bible, va être transformée radicalement par notre rapport numérisé à l'écriture.»

Vous êtes une férue utilisatrice des e-books, quels avantages offrent-ils ?

Un e-book ouvre à des possibilités bien plus grandes que la simple mise à disposition sur écran des informations papier. Les hyperliens permettent de convoquer d'autres textes dans le texte, de faire appel à des images, des vidéos, des encyclopédies. Ce nouveau support d'écriture nous fait passer d'une argumentation linéaire à une logique associative.

Selon vous, les e-books pourraient-ils à l'avenir remplacer les livres imprimés ?

L'e-book connaît un succès plutôt lent. Mais, à mon sens, il y aura un démarrage extrêmement rapide, dès

que le pouvoir d'achat sera entre les mains des générations qui grandissent avec l'ordinateur. Je peux comprendre la perplexité des éditeurs à quitter le monde du papier et la nostalgie que certains lecteurs éprouvent déjà du papier. Comme chercheuse, je retrouve là les étapes d'une évolution que je connais bien: dans l'Antiquité, passer de l'écriture sur rouleau à un livre qu'on tient en main a bouleversé l'histoire des idées. Sentiment de perte et renouvellement de la pensée avançant de pair dans ce genre de transition.

Lisez-vous également des e-books en dehors de vos lectures professionnelles ?

Oh oui ! Qu'il est plus agréable de consulter le journal *24 heures* dans sa nouvelle formule en ligne, plutôt que dans sa version papier, dont on ne sait jamais que faire après la lecture !

Que pensez-vous des tablettes de lecture ?

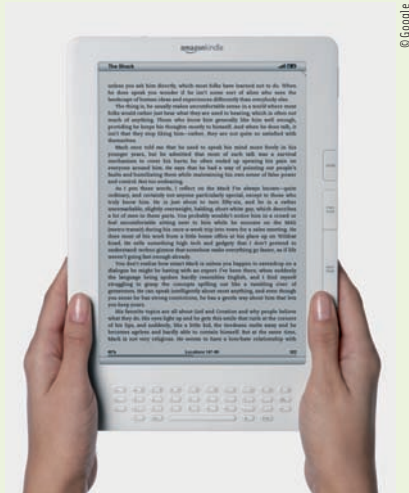
Aux Etats-Unis, on peut acheter de nombreux livres dans mon champ de recherche sur papier et sur Kindle... comme chercheuse, j'ai depuis l'Europe encore trop peu d'accès à des ouvrages sur Kindle et je me déssole de ne pas avoir accès à temps à telle ou telle information.

Propos recueillis par Aurélie Despont

TESTER L'E-READER À LA BCU

Depuis le 22 septembre 2009, la BCU de Dorigny et de la Riponne propose de tester quatre modèles de tablettes de lecture Amazon Kindle DX. « Nous sommes curieux de savoir si la venue d'un bon e-reader va faire changer le rapport des utilisateurs aux e-books, explique Jeannette Frey, directrice de la BCU. Nous observons les comportements et les besoins de nos usagers pour savoir comment y répondre. » Tous les curieux des nouvelles technologies sont invités à essayer les différentes fonctionnalités du Kindle et à faire part de leurs remarques à l'équipe de la BCU.

Les e-readers présentent l'avantage de ne pas fatiguer les yeux à la lecture. Ces appareils sont conseillés pour la lecture de textes longs. L'écran, pas rétro-éclairé, ne consomme presque pas d'énergie. Seul le chargement d'une nouvelle page demande des ressources. Une fois la page affichée, le confort de lecture est évident. En absence de luminosité, il faudra par contre enclencher une source de lumière extérieure, de même que lorsqu'on lit un livre sur papier.



© Google

Parmi les innombrables modèles disponibles sur le marché, le choix de la BCU s'est porté sur le dernier modèle d'Amazon, le Kindle DX. Un des premiers modèles d'e-readers dont la taille s'approche d'une page A4 et sur lequel la lecture de documents habituels est donc aisée. « Vu qu'il n'est pas encore en vente en Europe, de nombreuses fonctionnalités intéressantes ne sont pas disponibles en Suisse », explique Alexandre Lopes, responsable informatique à la BCU. Chargé sur l'appareil, le mode d'emploi du Kindle est au format Amazon et permet toutefois de se familiariser aux nombreuses possibilités offertes : agrandissement des caractères, lecture du texte à haute voix, changement d'orientation du texte, affichage d'une définition du dictionnaire et recherche d'un mot. La connexion à un ordinateur permet de charger dans sa mémoire des documents PDF personnels, des articles de journaux, etc.

A. De.

Les systèmes de prêt sont aussi variables que les modèles économiques. Quelques-uns sont intéressants et d'autres carrément aberrants. « Certains systèmes ne permettent pas que plusieurs personnes consultent l'ouvrage en même temps. Ces solutions ne présentent aucun intérêt pour nous », ajoute Olivier Simioni. Toutes les offres sont testées avant d'être acceptées. La BCU privilégie un accès sans contraintes techniques, pour des ouvrages disponibles 24h/24h.

Des éditeurs francophones frileux

Un autre frein conséquent à la diffusion des e-books est le grand retard du marché francophone dans le domaine. Entre 2000 et 2005, lorsque l'achat de ressources numériques a été subventionné par la Confédération, l'offre comprenait presque exclusivement des revues et des ouvrages anglophones. Un déséquilibre s'est rapidement établi dans les collections. « Si vous cherchez du biomédical en anglais, nous avons presque tout. Par contre, les éditeurs francophones sont encore à la traîne et peinent à nous proposer des modèles économiques aussi intéressants que les anglophones », explique la directrice de la BCU.

Une menace pour le livre ?

Selon Jeannette Frey, « le support de lecture reste également un grand problème des e-books ». Les usagers ne voient pas d'inconvénients à lire un article de dix pages en ligne, mais rechignent à s'attaquer à un ouvrage de 300 pages. « Dans le domaine universitaire, il se peut que la forme électronique prenne l'avantage. Mais j'émets des réserves pour la lecture grand public. » Les e-readers ou tablettes de lecture coûtent encore cher, et les usagers sont réticents à investir dans un simple support de lecture. Les innovations rapides dans le domaine laissent toutefois présager un avenir prometteur pour les outils tels que l'Amazon Kindle DX (voir encadré ci-dessous).

Et à quand une bibliothèque du futur, complètement numérisée? Jeannette Frey ne semble pas trop s'inquiéter. « Nous n'aurons pas moins de travail qu'avant. Mais un autre type d'activité. La mission patrimoniale de la BCU ne changera pas. Nous n'allons pas détruire tout le patrimoine imprimé parce qu'il est numérisé. »

Aurélié Despont

À l'honneur...

ECONOMISTE EN TÊTE

Professeur à la Faculté des HEC, **Rafael Laive** se retrouve parmi les 60 premiers jeunes économistes dans un classement mondial établi par le département de l'économie de l'Université du Connecticut (USA). Ce classement est réalisé à partir de la base de données RePec (Research Papers in Economics), initiative mise au point grâce aux efforts de collaboration de centaines de bénévoles dans 66 pays afin de diffuser la recherche en économie.



© Rafael Laive

COMBATTRE LE DIABÈTE

Le professeur **Bernard Thorens** (Département de physiologie de la Faculté de biologie et de médecine et Centre Intégré de Génomique) a reçu le 30 septembre 2009 à Vienne le Prix Albert Renold décerné par l'Association européenne pour l'étude du diabète. Depuis de nombreuses années à l'UNIL et à travers de nombreux réseaux en Suisse et en Europe, le professeur Thorens s'intéresse au développement de cette maladie. Ses travaux ouvrent la voie à l'identification de nouveaux médicaments pour le traitement du diabète.

F. Imhof © UNIL



BIOLOGISTE PRIMÉE

Doctorante du Département d'écologie et évolution de l'UNIL, **Tanja Schwander** a reçu cet été à Turin le prix John Maynard Smith attribué par la Société européenne pour la biologie évolutive. Cette spécialiste des insectes sociaux devient ainsi la première Suisseuse à obtenir cette prestigieuse distinction. Elle travaille sur la reproduction asexuée (parthénogenèse, sans les mâles) à l'œuvre de façon minoritaire dans tous les groupes d'animaux, à l'exception des mammifères et des oiseaux.



© DK